

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PRE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire: Avis. — MONSEIGNEUR CAGLIERO en France et en Belgique. — ECHOS DE ROME: I. La Parole du Pape; II. Eglise Salésienne du Sacré-Coeur de Jésus; III. Messe du 30 Septembre, célébrée par le Pape pour les défunts. — LES MISSIONNAIRES SALESISIENS dans la République de l'Equateur (Suite): *De Guayaquil à Quito.* — Le Monde Catholique en Prières: *Suffrages pour le repos de l'âme de Don Bosco* (Suite). — Grâces attribuées à Notre-Dame Auxiliatrice et à Don Bosco. — Coopérateurs défunts.

M^{GR} CAGLIERO

EN FRANCE ET EN BELGIQUE

AVIS.

Quelques Coopérateurs nous ont manifesté la crainte de voir leurs offrandes inscrites au BULLETIN, à côté de leur nom. Ils peuvent être parfaitement tranquilles à ce sujet: cela n'entre nullement dans nos habitudes. L'avis qui se trouve tous les mois à la dernière colonne du Bulletin a trait UNIQUEMENT aux offrandes jointes à une demande de recommandation, pour l'âme d'un Coopérateur défunt.

Plusieurs fois déjà, le *Bulletin* a parlé d'une visite que Mgr. Cagliero se proposait de faire, avant de regagner la Patagonie, à nos Coopérateurs de France et de Belgique. L'inauguration solennelle des ateliers de notre Maison de Lille, relevés avec une si prompte générosité après l'incendie qui les avait détruits, semblait devoir fournir à Monseigneur une occasion particulièrement heureuse de tenir sa promesse: des occupations impérieuses lui ont fait une obligation de différer ce voyage.

Mais le moment du départ approche; les premiers jours de Décembre verront l'Evêque Salésien, à la tête d'une nombreuse phalange de Missionnaires, prendre la route de l'Amérique. En conséquence, Mgr. Cagliero a résolu de consacrer le mois

qui lui reste encore, à voir nos chers Coopérateurs de France, de Belgique, et, tout à fait avant l'embarquement, ceux d'Espagne.

Ce sera là le complément de la mission qu'il a reçue de Don Bosco lui-même.

Venu tout enfant auprès de notre bien-aimé Fondateur, entré un des premiers dans sa famille religieuse, puis initiateur des Missions Salésiennes après trente ans de labeurs incroyables en Italie, notre vénéré confrère occupait déjà parmi nous une situation exceptionnelle, quand la dignité épiscopale a ajouté une dernière consécration à cette existence où tout parle d'infatigable dévouement.

Don Bosco mourant a demandé à Mgr. Cagliero de ne point retourner dans sa Mission, sans avoir porté aux Maisons Salésiennes d'Europe et aux admirables Coopérateurs qui les soutiennent, l'adieu suprême et les actions de grâces d'un Père arrivé au terme de son pèlerinage d'ici-bas.

La visite de l'Italie entière est terminée; elle a produit dans les âmes des impressions peu ordinaires de surnaturelle bonne volonté; et il est permis d'espérer que la bonté divine réserve au voyage de France, de Belgique et d'Espagne, les mêmes bénédictions.

Avant de donner l'itinéraire de ce voyage, nous tenons à présenter Monseigneur Cagliero à ceux de nos Coopérateurs qui ne le connaissent pas encore. Cela nous sera d'autant plus facile et plus agréable, que nous avons la bonne fortune de pouvoir transcrire ici un chapitre charmant du nouveau livre de M. le docteur D'ESPINEY sur Don Bosco. Ces pages délicates, intitulées « *le premier Evêque Salésien*, » constituent, dans leur judicieuse brièveté, une biographie suffisante pour les amis de nos Œuvres.

On saura gré à l'auteur, qui s'est d'ailleurs réservé la propriété de son livre, de nous avoir permis cet emprunt à son remarquable travail.

Le premier Evêque Salésien.

Monseigneur Jean Cagliero a l'honneur d'être le premier évêque de la Pieuse Société Salésienne.

Né en 1838, à Châteauneuf d'Asti, il entra, à l'âge de treize ans, à l'Oratoire de Turin, et devint l'élève favori de son compatriote Don Bosco. Il ne le quitta presque jamais, jusqu'en 1875, époque à laquelle il fut, sur sa demande, mis à la tête des Missionnaires qui allèrent évangéliser la Patagonie.

C'est un homme éminent, qu'on a pu surnommer une *Encyclopédie vivante*, tant ses connaissances sont nombreuses et variées; ce qui ne l'empêche pas de cultiver les arts avec le plus heureux succès. On lui doit des compositions musicales fort remarquables, un riche répertoire de musique sacrée, et même des romances d'un grand charme.

Alors qu'il était encore tout jeune écolier, sa passion musicale se révélait déjà par une fréquentation des plus intimes avec un mauvais piano, sur lequel il s'exerçait avec fureur, pendant des heures entières.

Cette virtuosité excessive avait fini par fatiguer et même exaspérer maman Marguerite, laquelle, un beau jour, ne se gêna pas pour menacer de son balai le jeune musicien.

Celui-ci, froissé dans sa dignité d'artiste, ne trouva rien de mieux que de regagner son pays. Mais il n'alla pas bien loin; on le retrouva avant qu'il eût quitté Turin, et on le fit comparaître devant Don Bosco.

— Petit sot, lui dit le Père, pourquoi veux-tu donc te sauver? Ne sais-tu pas que si tu restes avec moi, tu seras un jour évêque?

A l'âge de quinze ans, le jeune Cagliero tomba malade, et fut bientôt réduit à l'extrémité, par une fièvre typhoïde compliquée de congestion cérébrale. Don Bosco ne le quitta presque pas; mais le mal suivit son cours, et, un jour, le docteur dit avec tristesse: — Don Bosco, n'espérez plus; préparez cet enfant à mourir.

En conséquence, le jeune Cagliero fut administré, et l'on attendait, d'un instant à l'autre, la catastrophe.

Un matin, Don Bosco, le cœur angoissé, entre dans la chambre du moribond, et aperçoit, volant autour du lit, une colombe qui portait au bec un rameau d'olivier. Elle finit par se rapprocher de l'enfant, et laisse tomber sur son front, déjà glacé, le rameau d'olivier.

Don Bosco, se croyant victime d'une illusion, s'approche du lit, et voit alors bien autre chose:

Tout autour du jeune Cagliero, et jusque sous les rideaux du lit, des figures étranges apparaissent en assez grand nombre. Don Bosco se demande s'il est en présence d'êtres aux formes humaines; et, à mesure qu'il regarde, il distingue deux types plus accusés, qui paraissent comprendre tous les autres; l'un, comme ramassé sur

lui-même, disgracieux, au teint cuivré (1); l'autre, de haute stature, à l'air guerrier, mais avec une expression de bonté (2). Tous deux, penchés anxieusement sur le visage du petit moribond, comme pour épier quelque chose.

A ce moment même, une illumination soudaine traverse l'esprit de Don Bosco, et, ne pouvant plus retenir les larmes, il se penche, lui aussi, vers l'enfant, et, après l'avoir considéré un instant, lui dit: — Cagliero, dis-moi: veux-tu aller en Paradis, ou guérir?

— Si Don Bosco le trouve bon, allons en Paradis, et sur le champ.

Don Bosco, profondément ému, jette sur l'enfant un regard de suprême tendresse, et s'écrie: — Non, mon cher petit, non, il n'est pas encore temps. Tu ne mourras pas. Tu guériras, tu mettras la soutane, tu seras prêtre, missionnaire un jour, et, ton bréviaire sous le bras, tu iras parcourir le monde, en quête d'âmes à sauver: tu les baptiseras, et tu seras.... *Evêque*.

(C'est Monseigneur Cagliero, lui-même, qui a fait ce récit, à une conférence des Coopérateurs, le 23 mai 1888, dans l'Eglise de N.-D. Auxiliatrice).

L'étudiant guérit; il devint prêtre, docteur en théologie, missionnaire, et enfin, en 1884, il était sacré Evêque de Magida.

Au sortir de cette solennelle et imposante cérémonie, le nouvel évêque, après avoir embrassé sa vieille mère, se dirigea tout d'abord vers Don Bosco, qui avait quitté sa barrette et l'attendait, la tête nue.

Monseigneur Cagliero tenait ses mains cachées sous les plis de son vêtement, et il n'avait permis à personne, pas même à sa mère, de baiser l'anneau Pastoral.

Don Bosco voulut saisir cette main, et la porter à ses lèvres; mais Monseigneur Cagliero se précipita dans ses bras. Ce fut, entre le père et le fils, une longue et douce étreinte, mêlée de larmes, et alors seulement Don Bosco put, le premier de tous, baiser le saint anneau.

— Mon fils, mon cher fils! Je savais bien qu'un jour tu serais évêque!

Don Bosco savait encore que Mgr. Cagliero l'assisterait à ses derniers moments. Cela paraissait bien improbable. Le nouvel évêque était reparti, en 1885, pour l'Amérique du Sud. Lorsque Don Bosco était si gravement malade, Monseigneur était à l'autre bout de la terre; et, pour comble de malheur, un terrible accident de cheval (3 mars 1887) venait de le condamner à une longue immobilité. En traversant les Cordillères, il avait roulé au milieu de rochers et d'affreux précipices, et c'est miracle qu'il ne fût pas tué sur le coup. Lorsqu'on le releva, il avait plusieurs côtes enfoncées, et de très graves contusions. La situation était d'autant plus critique qu'on était à une distance considérable de toute habitation, et qu'il aurait fallu faire, peut-être, plusieurs centaines de lieues pour se procurer le moindre secours médical.

La nouvelle de cet accident, lorsqu'elle parvint à l'Oratoire, y causa une consternation générale. Seul, Don Bosco ne manifesta pas la moindre crainte.

Bientôt le pauvre Père fut en proie à des crises si intenses qu'on craignait à tout instant de le voir succomber. Mais, lorsqu'il voyait l'inquiétude peinte sur tous les visages, il disait invariablement: pas encore..... *dopo, dopo*. Il attendait son bien-aimé fils qui, en effet, arriva à Turin, le 7 décembre 1887.

Lorsque Monseigneur Cagliero parut, Don Bosco poussa un immense soupir de joie et de soulagement; et, comme il l'avait prévu et annoncé, ce fut son enfant, devenu évêque, qui lui administra les derniers Sacrements, qui récita sur lui les prières des agonisants, et reçut son dernier soupir.

Don Bosco a fait encore d'importantes prédictions concernant le premier Evêque Salésien. Bien certainement, elles se réaliseront comme les autres (1).

Mgr. Cagliero partira de Turin le 3 Novembre, et passera quelques jours dans nos Maisons de Paris et de Lille.

Quant à la Belgique, avant de se rendre à Liège où l'on prépare activement la fondation promise par Don Bosco, l'Evêque Salésien verra Bruxelles, Anvers et probablement quelques autres villes principales.

Bien que la Belgique ne possède pas encore de Maison Salésienne, notre vénéré confrère croirait ne pas tenir suffisamment compte du désir suprême de Don Bosco, s'il ne voyait les Coopérateurs des centres importants de ce cher pays; nous ne pouvons oublier, en effet, que les Œuvres de notre bien-aimé Père ont une part notable des énergies de dévouement que ce peuple consacre aux entreprises du zèle catholique.

Cette course ne comprendra donc que le nord de la France, et la Belgique. Nos Maisons du littoral méditerranéen, comme celles d'Espagne, auront aussi leur tour; mais l'époque fixée est la dernière quinzaine qui précèdera le départ des Missionnaires.

A l'instar de Don Bosco, son Successeur, Don Rua, adresse à nos Coo-

(1) Signalement exact des malheureux habitants de la Terre de Feu.

(2) Ce sont les Patagons.

(1) **Don Bosco**, par le docteur D'ESPINEY, page 364 à 368. Reproduction, même partielle, rigoureusement interdite.

pérateurs une circulaire qu'ils recevront incessamment; elle a pour but d'obtenir leur concours le plus généreux à la prochaine expédition de *soixante* Missionnaires Salésiens.

Mgr. Cagliero éprouvera une particulière consolation à recevoir, pendant ses divers séjours en France et en Belgique, toutes les personnes qui désireront l'entretenir. On pourra lui remettre directement les offrandes que l'on destine aux Missions Salésiennes.

De plus, beaucoup de nos Coopératrices ayant d'ordinaire la pieuse attention d'envoyer à nos Missionnaires des dons en nature tels que linge d'autel, ornements, vases sacrés, objets de vestiaire, etc., etc., elles seront sans doute heureuses d'offrir au Vicaire Apostolique de la Patagonie, lors de son passage, ce qu'elles auront eu la charité de préparer. Il recevra tout avec une profonde reconnaissance.

Mais, règle générale, tout paquet destiné aux Missions Salésiennes, devra être expédié à l'adresse suivante:

Monseigneur CAGLIERO

Oratoire St.-Léon

9, rue des Romains

Marseille.

Il est important, pour économiser des frais de douane vraiment énormes, que tous les dons en nature soient centralisés à Marseille, d'où il est d'ailleurs si facile de les diriger sur l'Amérique du Sud.

Nous n'ajouterons qu'un mot: il est de Don Bosco; et, à ce titre, nous avons la confiance qu'il vivifiera jusqu'aux plus petites inspirations de la charité, chez nos Coopérateurs: — *Venir au secours de nos Missions, est le moyen infailible d'obtenir de Marie Auxiliatrice les grâces que l'on désire.*

ÉCHOS DE ROME

I.

LA PAROLE DU PAPE

Pèlerinage du clergé italien à Rome — Discours du Souverain Pontife en réponse à l'adresse lue par S. E. le cardinal Alimonda, archevêque de Turin.

Le pèlerinage du clergé italien à Rome a donné lieu à un magnifique discours du Souverain Pontife, en réponse à une très belle adresse de S. E. le cardinal Alimonda, archevêque de Turin. La parole du Pape a toujours, dans le monde entier et dans la chrétienté surtout, un retentissement que les ennemis même l'Eglise sont contraints d'avouer. Mais dans les circonstances présentes, le moindre mot prononcé en public par le Vicaire de Jésus-Christ, revêt un caractère de particulière importance pour les âmes, en même temps qu'il contient des enseignements d'une portée éminemment catholique.

Nos lecteurs se rendront compte que la réponse du Pape à l'adresse lue par S. E. le cardinal Alimonda, est un document de nature à fixer les esprits au sujet de la pénible situation où se trouve actuellement le Saint-Siège.

C'est le 27 Septembre que le Pape a reçu le clergé italien, représenté par 1700 prêtres et 300 séminaristes environ. L'audience a eu lieu dans la salle du Consistoire, maintenant chapelle des Canonisations. A midi précis, le Saint-Père a fait son entrée: douze cardinaux et plusieurs évêques d'Italie l'accompagnaient. A peine fut-il assis sur son trône, que S. E. le cardinal Alimonda commença la lecture d'une très belle adresse, exprimant au Souverain Pontife les sentiments que professe le clergé d'Italie envers le Successeur de Pierre.

La lecture terminée, Sa Sainteté, se levant répondit en ces termes:

Soyez les bienvenus vous aussi, très chers fils, vous qui représentez aujourd'hui devant Nous le clergé et les espérances en germe des églises d'Italie. — Les sentiments nobles et élevés que vous venez, monsieur le Cardinal, de Nous exprimer au nom de tous, votre nombreuse affluence et le but que vous vous êtes proposé de remercier Dieu pour Notre année jubilaire, sont pour Nous autant de motifs de vive complaisance et de pleine satisfaction. Nous connaissons le dévouement du clergé italien envers le Pape,



et l'union parfaite qui règne entre ce clergé, ses évêques et le Siège apostolique. — Et Nous, à Notre tour, Nous portons à ce clergé un intérêt et une affection tout particuliers. Nous lui avons toujours témoigné la sollicitude la plus empressée, afin que, par l'abondance d'une saine doctrine, par une vie intègre, par le zèle du salut des âmes, par l'esprit du plus généreux sacrifice, il corresponde dignement à sa sublime mission. Et Nous désirons ardemment que de jour en jour il s'enrichisse et s'orne davantage des plus insignes vertus et qu'il consacre entièrement son ministère au bien du peuple italien, en l'instruisant de ses devoirs, en réformant les mœurs, en l'élevant dans les pratiques salutaires de la religion.

Mais, outre ces devoirs, il lui en incombe un autre non moins grave dans l'ère présente, c'est-à-dire d'être et de se montrer devant tous constamment dévoué à ce Siège Apostolique, et d'en défendre du mieux qu'il peut les droits sacrés. Nous entendons insister aujourd'hui sur ce point d'une manière spéciale, et Nous voulons que ce soit le principal enseignement que Nous vous donnons dans une circonstance aussi solennelle.

Aucun de vous n'ignore, très chers fils, par combien d'artifices on s'efforce aujourd'hui de fausser les idées du peuple italien au sujet des conditions actuelles de la Papauté, et par quels moyens on cherche à obscurcir les vérités même les plus manifestes. — On dit, en effet, et l'on répète continuellement au peuple, qu'une ample et pleine liberté est laissée au Pontife, à Rome, et que son autorité et sa personne y sont respectées. Mais tout le monde sait et voit à quelle indigne et intolérable condition il est réduit, à la merci et au pouvoir d'autrui, en butte aux outrages et à la dérision de la plèbe — On ose affirmer en outre que les revendications du Pontife sont dictées par un esprit d'ambition et de convoitise de grandeurs mondaines. En déplaçant ainsi et en rapetissant la question, on se flatte de tromper plus facilement les hommes simples. — Mais Nos intentions sont dirigées beaucoup plus haut; car, en vérité, c'est de la grande cause de la liberté et de l'indépendance de l'Eglise qu'il s'agit. — Pour vous, très chers fils, ne vous laissez point, afin que votre exemple serve aussi d'enseignement aux autres, de répéter hautement que le suprême pouvoir dont le Pontife est investi par disposition divine ne peut de sa nature être assujéti

à aucune puissance terrestre; et que, pour être vraiment libre et indépendant, au moins dans l'ordre présent de la Providence, le Pontife doit avoir une réelle souveraineté; qu'en effet, cette souveraineté a été, par des voies admirables, disposée, préparée, constituée en sa faveur par la Providence elle-même, et conservée ensuite pendant de longs siècles jusqu'à nos jours, au milieu des vicissitudes les plus diverses et contraires. Ce merveilleux dessein de la Providence a toujours apparu d'une manière spéciale sur Rome, laquelle, choisie pour être le siège perpétuel du Vicaire du Christ, devait offrir au Pontife, en face du monde entier, les conditions les plus sûres et évidentes de liberté. — Aussi aucune souveraineté au monde n'a-t-elle été plus légitime dans son origine, plus haute et vénérable par son but, plus longue dans sa durée, que la souveraineté pontificale. — Les adversaires de cette souveraineté ont toujours été les ennemis et les persécuteurs de l'Eglise, et la guerre qu'on lui a faite ces derniers temps, est principalement l'œuvre des sectes conjurées contre l'Eglise.

Que, partant, nul d'entre vous, que nul parmi les catholiques ne se laisse fourvoyer ni leurrer. Des droits si sacrés, basés sur de si solides fondements, qui ont survécu à tant de vicissitudes et qui se rattachent aux intérêts les plus grands et les plus vitaux de l'Eglise et de la société, pourront être, pendant quelque temps, méconnus et voilés, mais ils ne sauraient être toujours opprimés et foulés aux pieds. — Souvent, il est vrai, des événements fortunés, les faveurs et l'appui des puissants semblent donner pleine sécurité et suffisance aux ennemis; mais le cours des choses humaines est toujours dans les mains de la Providence de Dieu, qui le change et le dirige à son gré, en le faisant toujours servir à la plus grande gloire de son nom et au bien de son Eglise.

On ne saurait attacher aucun prix à la vieille accusation que Nous avons souvent et nettement repoussée, à savoir qu'en revendiquant les droits du Siège apostolique Nous Nous montrons ennemi du bien de l'Italie. — Nous disons, au contraire, qu'en demandant que l'on reconnaisse une bonne fois ces droits sacrés et imprescriptibles loin de Nous montrer ennemi de l'Italie Nous ne faisons qu'en désirer le vrai bien en voulant ce qui peut seulement procurer à la nation une tranquillité stable et aux consciences une paix sûre.

Enfin, Nous ne savons pas bien dans quel but on a dit récemment que, du Vatican, il ne sort jamais une parole amie à l'adresse de l'Italie. — C'est là aussi une vaine et folle accusation. Ça été une parole amie, lorsqu'en maintes occasions, Nous avons rappelé à l'Italie les grandeurs et les bienfaits innombrables qui ont dérivé pour elle de l'Eglise et du Pontificat Romain. — Ça été une parole amie que de lui avoir inculqué de garder avec un soin jaloux et de suivre fidèlement les glorieuses traditions des ancêtres. — Ça été une parole amie que d'avoir appelé à temps son attention sur les maux déplorables et inévitables dont elle aurait trouvé la cause funeste, dans la lutte déloyale entreprise par seul esprit de haine sectaire, contre la divine institution de la Papauté. — et lorsque, contraint par le devoir, Nous avons élevé la voix contre des lois et des actes émanés au détriment de la religion et de l'Eglise en Italie. Ça été alors aussi une parole amie, parce qu'elle a eu pour but de lui assurer, comme un précieux trésor, la conservation pure et immaculée de l'antique foi.

Mais quelle est, en retour, l'attitude que prend à Notre égard la partie adverse! Qu'il suffise, sans parler du passé, de laisser répondre pour Nous le nouveau Code pénal que l'on discute et les nouvelles lois de persécution que l'on menace de porter, dans le but d'entraver de plus en plus l'action de l'Eglise et d'éloigner toujours davantage son influence salutaire de l'école et de toute institution de la société civile. — Eh! bien, Nous, et avec Nous les Pasteurs sacrés et les fidèles en butte à de si dures épreuves, pendant que d'une part avec le secours divin, Nous ne manquerons jamais à Nos devoirs, Nous ne cesserons pas d'autre part, d'élever avec plus d'ardeur Nos prières au Très-Haut, afin que, pour le bien de l'Italie, pour le salut de Nos ennemis eux-mêmes, Il ne tarde pas à faire briller la grandeur de ses miséricordes.

Pour vous, chers fils, inspirez-vous toujours de ces sentiments; et avec ces sentiments, rapportez aussi dans vos contrées la bénédiction toute spéciale que, du fond du cœur et comme gage des faveurs célestes, Nous accordons à vous tous ici présents, au clergé, à la jeunesse vouée au sanctuaire et à tout le peuple italien.

(Traduction du *Moniteur de Rome*)

La parole du Pape était vibrante, énergique son geste animé. Quand il eut fini, des applau-

dissements interminables retentirent à mesure que les notabilités du Pèlerinage étaient admises au baise-ment de la mule; et quand le Souverain Pontife se disposa à sortir, de nouvelles acclamations s'échappèrent de tous les cœurs: — Au Pape-Roi — au Pontife du Rosaire — au Pontife de la science, etc., etc.; elles ne s'éteignirent que lorsque la diaphane et vénérable apparition eût disparu aux yeux des pèlerins. La foule se précipita alors pour baiser le trône où le Pape avait pris place, puis entonna d'une seule voix le *Laudate Dominum*. En présence de pareilles manifestations de foi, on sent que le Pape est Vicaire de Jésus-Christ.

II.

ÉGLISE SALÉSIENNE DU S.-C. DE JÉSUS

Triduum solennel.

Clôture du Pèlerinage du clergé italien.

Dans l'église Salésienne du Sacré-Cœur, à Rome, les Pèlerins du clergé d'Italie ont célébré un triduum solennel. Nos Coopérateurs français ont eu une part trop importante à l'érection de ce splendide monument, pour ne point s'intéresser aux touchantes démonstrations de foi dont il vient d'être témoin.

Pendant trois jours, un éminent Jésuite, le R. P. Franco Secondo, rédacteur de la *Civiltà Cattolica*, a fait méditer à son auditoire sacerdotal, de fortes pensées, exprimées avec éloquence et onction; les pèlerins ont pu apprendre à bonne école le secret de puiser dans le Cœur Sacré de Jésus, l'esprit du sacerdoce. La partie pratique de ces remarquables discours a eu trait à la sainte Messe et à la prédication.

Le 28 Septembre était le jour fixé pour la clôture du Triduum. S. E. le cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté et Protecteur des Salésiens, a porté la parole devant une assemblée à qui rien ne manquait pour la goûter et lui faire produire des fruits particuliers.

Après la récitation du Rosaire, l'orateur, prenant texte du *Tu me sequere* adressé par Jésus à Pierre, et de la recommandation de St. Paul, *Sentite hoc in vobis quod et in Christo Jesu*, démontra la nécessité pour le clergé: 1° de l'union au Pape; 2° de l'union au Cœur Sacré de Jésus. Union au Pape, dans ses angoisses, dans la doctrine, dans l'action. La grâce de cette triple union est cachée dans l'union au Sacré-Cœur, union de sentiments, de pensées, d'œuvres, de vie intérieure.

Il n'a pas fallu moins d'une heure au Cardinal Vicaire pour développer ces différents points; et il l'a fait avec un bonheur qui a impressionné pieusement et profondément l'auditoire. Le mot d'ordre donné comme souvenir, a été une parole célèbre: *Je ne crains personne parce que je crains Dieu.*

Le puissant orateur voulut lire lui-même les actes de *consécration*, de *réparation* et de *coopération* au Sacré-Cœur de Jésus. Puis S. E. le cardinal Alimonda, notre vénéré archevêque, entonna le *Te Deum* qui fut chanté avec un religieux enthousiasme par l'assemblée. Le salut du T. S. Sacrement couronna une cérémonie qui sera certainement féconde en fruits de salut pour les pasteurs et pour leurs troupeaux.

III.

MESSE DU 30 SEPTEMBRE

célébrée par le Pape pour les défunts.

Tous les journaux ont donné le compte-rendu de cette touchante et magnifique cérémonie. Aussi pour compléter nos « Echos de Rome », nous contenterons-nous de reproduire une dépêche assez courte et relatant néanmoins les particularités essentielles de la cérémonie.

Rome, 30 Septembre.

Pour la troisième fois depuis l'ouverture de son Jubilé sacerdotal, le Pape a célébré la Messe à la basilique de Saint-Pierre. La Messe était dite pour tous les fidèles défunts. L'affluence était énorme, bien qu'il fallût un billet pour entrer dans la basilique; on l'évalue à 30,000 personnes. Plusieurs tribunes, ornées de draperies violettes et dorées, avaient été réservées pour le corps diplomatique, les membres de l'aristocratie et les autres invités de distinction.

La garde palatine et les gendarmes pontificaux rendaient les honneurs et maintenaient l'ordre.

Des détachements de troupes italiennes stationnaient sous la colonnade de Saint-Pierre.

A 9 heures, le Pape est descendu du palais à la basilique par l'escalier intérieur, porté sur la *sedia gestatoria*. Il a été reçu par le chapitre et le clergé de Saint-Pierre, aux applaudissements et aux acclamations de l'assistance. Léon XIII a l'air bien portant.

Après avoir revêtu les ornements violets, le Pape, entouré des Cardinaux, a célébré la Messe des morts; il a entendu une autre Messe dite par ses chapelains, puis il a donné l'absoute.

Le Pape est remonté ensuite sur la *sedia gestatoria* et, d'une estrade élevée pour la circonstance, il a donné la bénédiction solennelle.

Il est rentré au palais par l'escalier intérieur et a été acclamé comme à son arrivée.

La cérémonie était terminée à 11 heures et un quart.

(*La Croix*)

LES MISSIONNAIRES SALÉSIENS
dans la République de l'Equateur.

(Suite)

III.

DE GUAYAQUIL A QUITO.

Guayaquil et Bodegas.

Le matin du 12 janvier, vers 11 heures, nous descendons à terre. Je me présentai au Gouverneur de la Province, qui avait déjà reçu de l'autorité supérieure l'ordre de pourvoir à tous nos besoins; et nous n'avons eu qu'à nous louer de ses soins et de ses délicates attentions. En conséquence, munis de tout le nécessaire, nous prîmes passage, à 4 heures, sur le petit vapeur qui fait le service du fleuve. Notre séjour peu prolongé à Guayaquil ne vous surprendra pas quand vous saurez que la fièvre jaune décimait la population.

Ce bout de navigation est plein de charme; à chaque instant le spectacle change et nous avons constamment sous les yeux le plus gracieux des panoramas. Mais nous en avons joui assez peu: la lassitude, les moustiques et autres animalcules plus gênants encore, paralysaient singulièrement nos facultés esthétiques.

Le lendemain, de très bonne heure, nous arrivions à *Babahoya*, ou *Bodegas*, terme de notre voyage fluvial. M. le Curé non seulement nous permit de célébrer la sainte Messe dans sa paroisse, mais encore voulut nous retenir auprès de lui tout le temps nécessaire pour trouver les montures et achever les derniers préparatifs. Nous avons dû attendre deux jours que tout fût prêt; enfin, le 15 janvier, à 9 heures du matin après avoir récité les prières de l'*Itinéraire*, nous enfourchons nos mules, et in *nomine Domini* nous prenons la route des Andes.

Un peu de prose.

C'est ici que commence la prose pour les huit cavaliers que vous connaissez; huit pauvres Salésiens, qui après 40 jours d'un voyage riche de fatigues, marchaient vers de nouveaux périls et de nouvelles épreuves. Toutefois, la joie et la confiance en Dieu faisaient oublier tout le reste. Nous avons une escorte de quatre hommes, semi-indigènes, *los arrieros*, propriétaires et conducteurs de nos montures. Je n'étais pas sans inquiétude au sujet de mes confrères, peu familiarisés avec ce mode de locomotion; je redoutais aussi les pluies: mais la Providence nous épargna ce contretemps.

Pendant bien quelques heures, nous faisons pas mal de chemin, en variant l'allure de nos mules et en devisant joyeusement entre nous; mais cet entrain ne dura pas et bientôt un silence presque mélancolique régna parmi les voyageurs; le bruit monotone du sabot des mules et les cris des *arrieros*, *aita, aita*, venaient seuls

trapper l'air. Le chemin commençait à ne plus mériter ce nom ; nous patageons dans l'eau et dans la boue, à travers une succession de fossés bourbeux. Vers midi, nous faisons halte ; un groupe de masures délabrées, donne un tressaillement d'aise à nos pauvres estomacs : mais il n'y avait là aucune espèce de provision. Nous prenons à la hâte quelques œufs à la coque, et... en selle ! Mais ce repos un peu trop sommaire ne pouvait ramener la belle humeur ; la lassitude et la faim nous occupaient beaucoup. Force nous est bien de prendre patience jusqu'à *Playos*, misérable hameau qui compte trois ou quatre cabanes, y compris l'*Hôtel* (!).

Deo gratias ! A la tombée de la nuit, nous franchissons le seuil de ce fameux *Hôtel* ; la qualité des mets nous importait assez peu : nous étions munis d'un apéritif que l'on devine aisément. Le repas terminé, le sommeil réclama ses droits. Mais trois lits pour douze... ! Sans délibérer davantage, chacun s'accommode où il peut, sur le sol de la *salle à manger* : et je vous assure qu'une mère-grand quelconque, en nous chantant une berceuse, eût complètement perdu son temps et sa peine.

Sous bois. - Une périphrase littéraire.

Don Santinelli.

Le lendemain matin, un peu endoloris, mais somme toute, reposés, nous pûmes reprendre notre route.

Le chemin, d'abord convenable, devint bientôt difficile.

Pendant plusieurs heures, nous avons côtoyé un torrent aux eaux transparentes : c'est le *Rio Cristal*. Ici commence « *la prise de possession du sol*. » Nous traversions une forêt où la lumière du soleil ne pénètre probablement jamais ; des halliers magnifiques mais inextricables, s'offraient à notre vue ; les arbustes et les lianes étranges qui les composent nous étaient absolument inconnus. Les arbres, d'une hauteur prodigieuse, sont reliés entre eux par des lianes qui produisent l'illusion de nos fils télégraphiques ; je suppose que ce sont des plantes parasites vivant aux dépens de ces géants de la forêt. Nous ne pouvions assez admirer les bananiers, les cacaoyers, chargés de fleurs et de fruits. Quelle végétation ! Je n'avais jamais rien vu de pareil, pas même au Brésil.

A un certain moment, nous nous sommes trouvés sous un véritable tunnel de verdure : vous ne pouvez vous faire une idée de la sombre majesté de ces voûtes, jetées dans l'espace par une nature dont la puissance étrange plonge le voyageur dans une admiration émue.

Et les choses ne faisaient pas mine de s'arranger. On se tirait d'un fossé pour tomber dans un autre ; de temps en temps, des pierres assez grosses, des troncs d'arbres, des mares, venaient augmenter les chances sérieuses que nous avions de nous rompre le cou. Vous devinez de quel cœur nous nous recommandions à Marie Aux-

liatrice, la bonne Mère des Salésiens. Ce jour-là nous avons procédé, pour la première fois, à la « *prise de possession du sol* : cette expression américaine est une périphrase littéraire à l'usage des gens qui vident les étriers. Or, tandis que la petite caravane cheminait avec les précautions requises par les mille dangers de la route, je perçois un cri, puis comme le bruit sourd de la chute d'un corps : je me retourne et je parviens à distinguer, au milieu de l'obscurité, le pauvre Don Santinelli se débattant dans la boue, sous les pieds de sa mule, qui prit aussitôt la fuite dans ma direction. Dans ce moment critique, plein de confiance en Dieu et en Marie Auxiliatrice, je criai à notre pauvre confrère :

— Relevez-vous et venez ici : j'ai pu arrêter votre monture.

Don Santinelli, crotté des pieds à la tête, se tira du borbier et se dirigea de mon côté.

— Vous êtes-vous fait mal ? lui demandai-je.

— Pas le moins du monde, me répondit-il ; les sabots de la mule n'ont foulé que ma soutane : celui qui la porte n'a rien eu.

— Oh ! que Dieu soit loué !

Mais Don Santinelli ne s'en tint pas à cet exercice de haute et périlleuse voltige ; par trois fois, en quelques jours, il vida les étriers de la belle manière, heureusement sans se faire le moindre mal.

Ceibas. - Balsapamba. - Les Indiens du Torneado.

Vers 10 heures, nous atteignons un groupe de maisons (*Ceibas*), où nous comptions prendre une réfection convenable. On ne put nous offrir que des œufs crus ; une brave femme nous ayant mis de l'eau à chauffer, j'y plongeai les œufs, qui furent tout le menu de notre repas : j'oubliais l'eau convenablement sale dont on nous régala ; toutefois, coupée avec du jus de canne à sucre, elle nous parut un peu moins répugnante.

Ce festin, tout modeste qu'il fut, nous permit cependant de nous remettre en route. Il était une heure environ quand nous apercevons *Balsapamba*, petit village situé au pied du mont *Torneado* et habité par de nombreux et excellents Indiens. Pauvres gens ! Le plus bel édifice du pays est encore l'église, misérable assemblage de chaume et de boue. Les hommes et les enfants nous entouraient en nous demandant des médailles ; les mères, s'agenouillant sous nos pas, nous présentaient leurs derniers nés en disant : — « Père, donnez une bénédiction à ce tout petit. » Nous bénissons de tout notre cœur ces bons chrétiens, que nous aurions voulu voir à loisir : mais nous ne pouvions différer notre départ sans nous exposer à passer la nuit dans la montagne et loin de toute habitation.

Deux nouvelles « prises de possession du sol. »

Oh bon Père ! Si vous aviez pu voir vos fils gravir ces sentiers escarpés où chaque pas est un péril. De fréquents éboulements ouvraient

sous nos pieds des précipices sans fond ; un mouvement du cœur vers Dieu et une invocation à Marie Auxiliatrice nous redonnaient du courage après chaque secousse.

Le maître tailleur Maffeo et Don Mattana ont reçu pendant ce voyage des grâces signalées. Nous étions déjà à mi-côte de la montagne et nous contournions un mamelon donnant à pic sur un gouffre, quand la mule de Maffeo vint à glisser : les deux jambes de derrière enfonçaient déjà dans la boue ! Ce fut un moment de cruelle angoisse. Enfin, la pauvre bête, par un effort suprême, se dégagea et put remonter sur le sentier, sauvant ainsi sa vie en même temps que celle de son cavalier. Vive Marie Auxiliatrice !

Un peu plus loin, Don Mattana roula par terre et s'arrêta sur le chemin, sans se faire aucun mal : or, il aurait pu très facilement se blesser grièvement et surtout rouler dans le précipice. Le bon Dieu veillait visiblement sur nous.

Puzo.

Arrivés au sommet du Tornéado, nous croyions n'avoir qu'à descendre le versant opposé : à notre grand étonnement, notre ascension véritable allait commencer à peine. Mais on découvre dans le lointain un amas de maisonnettes ; nos *arrieros* appellent ce hameau Puzo et annoncent qu'on pourra y passer la nuit. Il y avait peu de mérite à se résigner : nous étions moulus, et notre estomac protestait énergiquement contre ces repas sommaires.

Un ivrogne complaisant. - Appartement « meublé. »

A 4 heures, nous mettons pied à terre devant la *Casa Posada* (auberge) : elle était fermée ! Un ivrogne eut pitié de nous. — Ici, Père, ici, criait-il d'une voix éraillée, venez ici et vous serez bien traités. — Je ne me souciais guère d'accepter l'invitation d'un personnage ainsi arrangé ; mais un homme à l'aspect convenable, nous engagea à loger chez l'ivrogne, où nous aurions des chances de passer la nuit plus facilement qu'en tout autre endroit. Forcé nous fut donc de nous rendre.

La demeure de notre hôte mériterait une description détaillée : des pieux assemblés et couverts de chaume, c'est là notre palais. Il compte deux pièces, formées par une cloison de pieux à peine équarris. L'une de ces *chambres* (!) était pour les voyageurs ; l'autre servait de cuisine, de chambre à coucher etc., etc., aux gens de la maison. Nous entrons dans notre... appartement : il était *meublé*. Les parois avaient des tentures : une natte sale et décousue, et une vieille peau de bœuf, répandant une odeur infecte, et, par surcroît, remplie de petites bêtes... ; le mobilier se composait d'une grande caisse parfaitement vermoulue ; enfin sur le sol — la terre nue — de vieux sacs, des chiffons, des trognons de fruits, des épluchures de patates, de bananes etc. Pas de fenêtres ; d'ailleurs, ce serait du luxe : les

pieux qui forment les murs de la maison donnent passage à l'air et à la lumière ; et à travers les interstices, on peut passer la main et même le bras tout entier.

Le maître de maison nous signalait ces divers avantages avec une grâce particulière ; et quand il nous eut fait les honneurs de son logis, il nous engagea à nous asseoir en attendant le souper : en fait de siège, nous avions le fameux coffre et plusieurs morceaux d'épluchures variées.

Avant le repas.

- Nous nous contenterons de peu, dis-je à notre hôte ; un bouillon et un morceau de viande.
- Père, nous n'avons pas de viande.
- Avez-vous des œufs ?
- Comment en être dépourvu !
- Faites chauffer de l'eau et apportez-moi des œufs.
- Bien, bien, Père.
- Mais faites vite.
- Oui, je vais chercher de l'eau.
- Et où donc ?
- Là-bas, Père, au ruisseau.

Miséricorde ! Le brave homme avait encore un voyage à faire pour se procurer de l'eau ! Enfin, l'eau finit par arriver et il ne reste qu'à la faire chauffer.

Cependant, à la porte, une foule considérable s'était amassée ; et le tapage devenait assourdissant. Tout le monde faisait sa partie : *arrieros* qui prétendaient passer la nuit avec nous, groupes d'Indiens, de femmes et d'enfants qui outre la bénédiction de *los Padrecitos*, demandaient aussi une médaille, une image ou un chaquet.

Ereintés, affamés, bousculés par cette foule, nous ne savions plus que devenir : et l'eau chaude qui n'arrivait pas !

Notre « dortoir. » - Le droit du premier occupant. - Revendications.

Je priai mes confrères de tirer nos bagages dans notre *appartement* et de s'en servir pour installer des lits (!). On ne perdit pas de temps ; et sur mes indications, un petit coin fut disposé pour chacun de nous. On secoua fortement la peau de bœuf — et non sans besoin, — on rajusta la natte : bref, en peu de temps, tout fut prêt et grâce à cet exercice, nous avions trompé la faim.

Enfin, on nous apporte une courge pleine d'eau sale : nous plongeons une poule dans cette eau, juste le temps de faire une manière de bouillon ; une seconde poule est condamnée à la broche et vers 7 heures tout fut à point.

Si vous aviez pu nous voir, assis sur nos caisses, un morceau de viande à la main, sans assiettes, sans fourchettes, et attaquant avec énergie la poule à peine cuite ! Pas un mot : et cela se comprend.

Après avoir conclu la paix avec notre pauvre estomac, il fallut penser à prendre un peu de repos. On récite la prière et la communauté

prend possession du dortoir improvisé sur nos malles. Nous eûmes toutefois à soutenir une lutte acharnée contre une couveuse qui prétendait installer ses poussins à notre place; elle revint à la charge avec une persévérance qu'en toute autre circonstance nous eussions admirée et louée volontiers; enfin elle dut battre définitivement en retraite. Au dehors, des chiens et des chats, alléchés par l'odeur des os qui jonchaient notre demeure, aboyaient et miaulaient avec un accord touchant: vous pensez si ce concert nous a aidé à dormir.

Par-dessus le marché, un air vif vint nous fouetter le sang; à l'aide de nos manteaux et de chiffons, nous avons pu nous garantir de ses caresses assez inopportunes; du reste, le fou rire menaçait de chasser le sommeil. J'allais enfin m'endormir quand j'entends près de mes épaules un bruit étrange, en même temps que les pieux de la palissade étaient ébranlés. Je lève la tête et crie à haute voix: — *Qui va là?* La réponse fut un grognement.

Le visiteur nocturne s'était révélé; nous avions évidemment affaire à un porc, qui nous accusait très probablement de l'avoir privé de son gîte.

Le reste de la nuit se passa sans autre incident.

En route vers Quito!

Le matin arrivé, nous sellons les mules et reprenons notre route vers Quito. C'est le 17 janvier, à 7 h. 1/2 que nous quittons ce bienheureux *Puzo*, après un frugal déjeuner. Nous emportons quelques provisions.

Le chemin n'était pas merveilleux; mais il ne présentait plus les dangers du *Torneado*; l'ascension était facile et rapide. Vers 10 h. 3/4 nous sommes à *Gualezay*, bourgade assise sur un beau plateau de la première chaîne des Cordillères. Des œufs et du lait nous fournissent une petite réfection. A 1 heure, nous atteignons la cime des monts.

Un spectacle magnifique s'offrit alors à nos regards. Dans le lointain, en face de nous, se dressait la majestueux *Chimborazo*, l'archiprêtre des *Andes*, dans son blanc surplus; à nos pieds s'étagaient des vallées enchanteresses, des collines délicieuses, des forêts profondes; çà et là, dans un site ravissant, des villages tout petits, mais gracieux au possible.

Il s'agissait maintenant de descendre; et cette opération a aussi ses dangers. Vers 3 h. 1/4, après 2 grandes heures de marche, nous prenons gîte dans une auberge convenable, à San José de Chimbo.

San José de Chimbo.

Nous tombions de lassitude; mais nous voulûmes néanmoins, avant de prendre le moindre repos, faire une visite au Saint Sacrement. Nous devons au Cœur Sacré de Jésus des actions de grâces pour les bénédictions déjà reçues; et nous tenions à lui demander d'autres faveurs. En habits de voyage et encore couverts de poussière,

nous nous dirigeons vers l'église paroissiale, qui est plus que modeste. M. le Curé voulut bien nous recevoir et nous permettre de dire la sainte Messe. Le lendemain matin, tous les prêtres Salésiens de la petite caravane ont célébré; et nos confrères ont fait la sainte Communion. Nous n'avons oublié personne dans nos prières: Don Bosco, nos Supérieurs, nos enfants et nos chers bienfaiteurs ont eu leur souvenir à l'autel.

Guaranda.

Le 18, à 9 h. du matin, nous nous remettons en route. Chemin généralement beau, bien que dangereux en certains endroits. Trois heures de marche nous mettent à *Guaranda*, petite ville assez gentille et qui compte 8000 habitants. Comme elle se trouve à 3,409 mètres d'altitude, l'air y est très salubre. C'est la halte obligée des voyageurs et des marchandises circulant entre *Babahoya* et *Quito*; en conséquence, les gens du pays sont presque tous *arrieros* (conducteurs); et il jouissent d'une véritable réputation dans la République.

Sur la place principale, un hôtel bien installé et tenu à l'européenne, nous a permis de goûter, pour la première fois, un peu de repos qui méritât ce nom. Le gouverneur de la Province eut la bonté de venir nous trouver et se mit à notre disposition avec une obligeance parfaite. Nous avions vraiment besoin de son assistance, pour nous préparer à l'ascension du *Chimborazo*. Nous devons prendre de nouvelles mules, assujettir solidement les selles, les mors, les étriers — en un mot, mettre de notre côté toutes les chances, d'une heureuse chevauchée. On nous conseilla de passer encore un jour à *Guaranda*, autant pour nous acclimater un peu que pour reprendre des forces, afin de mieux résister aux fatigues du voyage.

Le conseil étant de ceux que l'on peut suivre, le 20 janvier, à 6 h. du matin, nous montions en selle, convenablement reposés et pleins d'ardeur.

Le paysage que nous avions sous les yeux nous arrachait des cris d'admiration. Prairies, collines, précipices, le gracieux et l'effrayant se succédaient avec une variété d'aspects que je renonce à vous décrire. J'ai regretté sincèrement, en présence d'un spectacle aussi grandiose, de ne point savoir manier un crayon.

(A suivre)

LE MONDE CATHOLIQUE EN PRIÈRES

Suffrages pour le repos de l'âme de Don BOSCO.

(Suite)

Lomello: Dans l'église paroissiale St. Michel, la majeure partie de la population a voulu assister au service solennel organisé par M. le Curé, Don S. Farina, zélé Coopérateur Salésien. Cet excellent prêtre fit de Don Bosco

un éloge fort touchant. Il a également publié de très belles poésies sur la mort de notre vénéré Père.

Lu (Montferrat): Les Coopérateurs Salésiens de cette religieuse paroisse qui en compte environ 300, ont tenu à faire célébrer un service solennel pour l'âme de notre bien-aimé Don Bosco. M. le Prévôt Alexandre Ganora chanta la messe à laquelle assistèrent MM. les Chanoines de la Collégiale et MM. les Curés, la Société des ouvriers catholiques, en corps et bannières en tête, et enfin une foule immense que l'église pouvait à peine contenir.

Lucques: Service à l'église de St.-Pierre Somadi. S. G. Mgr. l'Archevêque dit la messe de la Communion et M. le Chanoine Louis Frosini célébra la messe, chantée par les enfants de l'Oratoire Salésien. Aux premiers rangs d'une foule nombreuse et recueillie, avaient pris place les représentants de beaucoup d'œuvres pies et des deux séminaires diocésains de St.-Martin et de S.-Michel. D. Jacques Bassi, curé de Fiano, prononça une oraison funèbre qui a vivement impressionné l'auditoire.

Le soir, après la récitation de l'office des morts, cette journée de prières se termina par le salut du T.-S. Sacrement. La fanfare des enfants de Don Bosco joua plusieurs morceaux dans l'église.

Les habitants de la campagne étaient accourus nombreux; et parmi les Coopérateurs de la ville, on remarquait l'élite de la vieille cité. Cet empressement de tous est un hommage rendu par la chère population de Lucques au grand bienfaiteur de la jeunesse.

Les autorités municipales assistaient au service. Elles avaient bien voulu mettre à la disposition des Salésiens le magnifique catafalque dressé au milieu de l'église, orné, pour la circonstance, de riches draperies. De nombreuses inscriptions disaient aux fidèles ce que fut Don Bosco.

Lusiglié (Ivrée): Par les soins de M. le Curé, D. Charles Gioannini, deux services célébrés pour le repos de l'âme de D. Bosco démontrent éloquemment combien notre Père était aimé dans ce petit pays. Le premier service se fit le septième jour après la mort de Don Bosco et fut très solennel; le second eut lieu le trentième jour, et, quoique plus modeste, attirera néanmoins à l'église toute la population.

Malines (Belgique): Un service solennel du trentième jour a été célébré dans l'église des RR. PP. Récollets. Nous mentionnons avec un sentiment de particulière reconnaissance cette touchante démonstration de nos Coopérateurs de Malines et des fils de St.-François.

Une de nos Coopératrices les plus dévouées, ayant pris l'initiative d'un appel à la charité des fidèles, a recueilli des offrandes qui ont permis de donner à la cérémonie un éclat remarquable.

Don Bosco a dû être touché du pieux hommage public de cette chère Belgique où ses Œuvres rencontrent des dévouements si vrais

et si généreux. Il éprouvait une véritable affection pour ce pays si laborieux et si résolument catholique. Aussi est-ce avec une véritable consolation que peu de jours avant de se mettre au lit pour ne s'en plus relever, il donna sa parole à Mgr. l'évêque de Liège, pour la fondation si longtemps et si ardemment souhaitée d'un orphelinat Salésien dans cette ville. C'est la dernière œuvre qu'il a recommandée à ses fils, avant de les quitter; nous avons donc la confiance que notre vénéré Père donnera une bénédiction toute spéciale à ceux de ses enfants appelés aux prochains labeurs et aux saintes joies de cette nouvelle entreprise.

Marsala (Sicile): D. Sébastien Alagna chanta une Messe à laquelle assistèrent tous les Coopérateurs de la paroisse.

Marseille: Un service solennel a été célébré à Saint-Joseph, paroisse de l'Oratoire Salésien St.-Léon. Cette église, une des plus belles et des plus vastes de la grande cité, était comble. S. G. Mgr. Robert, évêque de Marseille, entouré d'un nombreux clergé, a daigné assister à la cérémonie. Les membres du Chapitre de la cathédrale, presque tous les curés de la ville, des députations de tous les Ordres religieux, se pressaient dans le chœur; on remarquait dans l'assistance des représentants de toutes les grandes familles de Marseille. En un mot, cette cérémonie a pris les proportions d'un vrai triomphe pour l'Apôtre de la jeunesse.

Milan: Sur l'initiative de la jeunesse catholique du Cercle des SS. Ambroise et Charles, une magnifique cérémonie funèbre eut lieu à l'église de N.-D. de Grâces, où Don Bosco, il y a deux ans, venu de Turin pour prendre congé du vénérable Archevêque de Milan, avait fait une conférence au profit de ses missions.

D. Herménégilde Pogliani, prévôt de S. Vittore al Corpo, officia; et Don Carlo Locatelli, curé de S. Satiro, prononça l'oraison funèbre. Ancien élève de l'Oratoire et zélé Coopérateur Salésien, D. Locatelli était lié à notre vénéré Fondateur par les liens de la plus intime charité.

L'assistance, très nombreuse, comptait plusieurs Communautés, les Cercles catholiques de la ville, une foule de Coopérateurs Salésiens, prêtres et laïques. On a fort remarqué la présence du grand historien César Cantu, qui, malgré son âge avancé, a voulu donner un dernier témoignage d'amitié à un ami bien cher, en venant prier pour le repos de son âme.

L'orateur montra avec une éloquence émue que par la foi, D. Bosco, était devenu, comme Abraham, le père d'une postérité innombrable d'enfants de toutes nations.

Les artistes invités à accompagner la Messe n'ont voulu accepter aucun honoraire, par la raison, disaient-ils, qu'on leur avait fait, en réclamant leur concours, un honneur dont ils étaient fiers. Nous les prions, eux, les chanteurs, et tout particulièrement le *maestro* Galli, d'agréer l'expression de notre vive reconnaissance.

GRÂCES

attribuées à N.-D. Auxiliatrice
et à Don Bosco.

Suaire inutile.

Aix-en-Provence.

Vous avez sans doute vu Don Bosco aux fêtes de N.-D. Auxiliatrice et j'espère que vous n'avez pas oublié vos amis aux pieds de la Très Sainte Vierge. Ici, une jeune fille de l'Orphelinat Notre-Dame, qui s'était recommandée aux prières du saint religieux, a été miraculeusement guérie le 24 Mai. Depuis 22 jours, elle ne prenait aucune nourriture et ne pouvait pas même supporter une goutte d'eau. On se contentait de lui mouiller les lèvres. Son état était si grave et si désespéré que la supérieure, pour ne pas troubler les autres orphelines, avait fait faire son suaire en cachette.

La malade, elle, annonçait qu'elle serait guérie le 24, et son pauvre père, en voyant sa confiance, disait : « Il faut bénir Dieu de cette » espérance, car elle ne sera pas troublée par » crainte de la mort. » Le 23, elle fut plus fatiguée encore que les jours précédents; pendant la nuit, elle essaya vainement de prendre un peu de lait; et puis le matin du 24, après s'être endormie en récitant son rosaire, elle s'éveilla guérie et se leva pour descendre à la chapelle et remercier Dieu.

Retour à Dieu.

La conversion si instantanément demandée a été accordée aux prières de Don Bosco; le vieillard malade s'est réconcilié avec Dieu le 17 Mai, et la nouvelle, donnée par son confesseur, a été connue le 24. Actions de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice et profonde reconnaissance au saint prêtre qui nous a si efficacement appuyées auprès de la bonne Mère, refuge des pécheurs! Puisse-t-il nous obtenir aussi la guérison d'une malade à sa dixième année de maladie ou tout au moins sa conservation, et les grâces qui lui sont nécessaires pour supporter patiemment ses souffrances. En témoignage de gratitude, une aumône sera versée par l'entremise d'une personne pieuse à la Maison de Paris-Ménilmontant.

MARIE B...

demande des grâces spirituelles pour elle-même, la ferveur et la générosité envers Dieu principalement.

Nomination accordée.

C*** (Belgique), ce 13 Février 1887.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens vous remercier ainsi que vos chers enfants de vos bonnes prières. Mon frère a obtenu sa nomination le 7 de ce mois; depuis

cette bonne nouvelle, je ne cesse de remercier Notre-Dame Auxiliatrice de la belle grâce qu'elle a bien voulu nous accorder. Je vous en prie, Monsieur l'Abbé, veuillez la remercier de cette grande faveur pour nous. Je joins 5 frs. 25 en timbres pour remerciement, hommage à N.-D. Auxiliatrice. Je ne vous oublierai point, M. l'abbé, un peu plus tard; et quand je pourrai vous faire quelque chose, je le ferai encore de bon cœur.

Veuillez, etc.

C***.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Septembre-Octobre.

France :

†

MARSEILLE : M. l'abbé Couren, aumônier, *Marseille*.

ORLÉANS : M. le chanoine Gaduel, vicaire général, *Orléans*.

†

LAVAL : M^{llo} Guillot, *Laval*.

MARSEILLE : M^{llo} Lenoir, *Marseille*.
M^{llo} Décugis —

PARIS : M^{llo} Marthe Marc, *Paris*.

ROUEN : M. Antoine-Joseph-Irénée Bonté, *Lintot*.

ST.-FLOUR : M^{llo} Marie Bartherneuf, *St.-Flour*.

SENS : M^{llo} A. Lambert, *Auxerre*.

Etranger :

†

LORRAINE ANNEXÉE : M. l'abbé P. G. Rigaux, curé-archiprêtre, *Bitche*.

PORTUGAL : M. l'abbé José-Antonio Conego Correa da Sylva, secrétaire de M^{sr} l'Evêque, *Porto*.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à **D. Lemoyne, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. — Si l'on tient à ce que l'offrande ne figure pas à côté du nom, avoir soin de l'indiquer. — Les prières désignées plus haut sont celles que D. Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres, pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.